

# LE MADAWASKA

La Cité d'Imprimerie du Madawaska

EDMUNDSTON, N.B. 23 MAI 1918

G.-E. DION, Administrateur

## Le Dimanche du Prêtre au Front

La paroisse d'un aumonier couvre souvent une étendue de plusieurs milles et le dimanche il lui faut se lever de bonne heure pour se rendre là où il doit célébrer la messe, et souvent il doit faire le trajet à pied, vu qu'il fréquente des endroits où aucun véhicule ne peut passer, au moins durant les premières heures du matin. Ce matin-ci, il s'est levé à trois heures pour aller dire la messe dans les tranchées, à un point où il n'y a aucun prêtre dans les rangs. Il est reçu par une ambulance qui le dépose au premier poste ou hôpital temporaire et il doit marcher de là jusqu'à deux kilomètres plus loin.

En cheminant il passe près d'un camp où la messe est commencée. Un poilu qui a reçu les ordres sacrés célèbre; l'autel est placé sur un avant-train de canon, dont le sommet est décoré du tricolore français. Les hommes entourent l'autel, tête découverte, malgré le froid assez grand ce matin-là et l'avis du prêtre de garder leur coiffure jusqu'au moment de la Consécration. Cependant, depuis le chant de l'"Introit" les hommes sont restés tête nue, tant est profond le respect du soldat français pour les cérémonies du culte de l'Eglise Catholique.

Il passe près d'une maison sur les confins du village, tourne à sa gauche, fait encore quelques pas et bientôt il entre dans une tranchée de communication. Il ne va pas loin avant d'être aperçu par un soldat qui aussitôt vient à sa rencontre.

"M. l'aumônier", dit-il, "je vais vous conduire à l'endroit préparé; et, voyez, nous avons fait la collection pour une messe. Pourriez-vous dire celle d'aujourd'hui pour nous?"

"Mais, oui, mon enfant", dit le chapelain "de tout mon cœur. Avez-vous été à confesse dernièrement?"

"Oui, M. l'aumônier, et j'irai de nouveau aujourd'hui je vous en amènerai deux autres". L'on retient souvent de ces missionnaires dans les tranchées. Lorsque le prêtre les a persuadés de l'utilité de faire leur religion, ils aiment à amener leurs camarades à faire comme eux, et à pratiquer leur religion.

Le guide conduit le prêtre, et en causant fait part d'un petit scrupule, vraiment charmant, qui lui est venu.

"Monsieur l'aumônier, quelquefois, dans la tranchée, je dis mon rosaire tout en fumant ma pipe, ce n'est peut-être pas bien convenable, dites-vous?"

"Ah, mon enfant", répond aimablement le prêtre, "il n'y a pas de mal à dire votre rosaire pendant que vous fumez votre pipe; si, cependant, vous fumez votre pipe en disant le rosaire, ce serait une autre affaire".

Et les deux de rire alors, à gorge déployée.

Ils sont arrivés à l'endroit où la messe sera célébrée. C'est au bout d'une longue tranchée, sur un autel grossier élevé avec des boîtes à ration, recouvert d'une couverture de lit commune. Deux petits chandeliers de cuivre donne seule l'apparence au tout d'un apprêt religieux avec un petit crucifix trouvé dans les ruines de certaine maison du village ou le régiment a passé. C'est maintenant la propriété du régiment.

Après avoir dit la messe, le prêtre se prépare à partir, mais il lui faudra d'abord entendre des confessions. Sa prochaine station sera à une batterie établie à un kilomètre plus loin. Ici l'autel est une simple table placée entre deux canons de 120 m/m. La messe sera dite en plein air, vu qu'il ne reste aucune maison debout et en plaçant l'autel entre les canons, il sera abrité par le camouflage qui dérobera les canons à la vue des aviateurs hostiles.

Au commencement des hostilités il ne fut pas jugé nécessaire de prendre cette précaution, parce que l'on supposait que les allemands étaient assez civilisés pour respecter la religion. Cette erreur causa la mort de plus d'un galant homme, et maintenant même le culte rendu à Dieu doit être fait sous le camouflage employé pour les canons.

Après la messe le prêtre déjeune avec les officiers de la batterie, tandis que l'on prépare le grand événement du jour. Comme ce dimanche tombe le jour de la Fête-Dieu cette batterie a organisé une procession solennelle du Très Saint-Sacrement. Les hommes ont beaucoup travaillé pour assurer le succès de la démonstration, et un dais vraiment beau est amené pour être porté par les officiers de la batterie. Un prêtre soldat agit comme diacre, et un clerc sulpicien comme sous-diacre. La procession parcourt le village, et les troupes cantonnées dans cette section s'agenouillent pour l'adoration du Divin Hôte qui passe parmi eux. Au delà du village, on a élevé un autel temporaire, et c'est là que la Bénédiction est donnée.

Ces hommes sont anxieux de faire publiquement réparation au Très Saint-Sacrement pour tous les outrages qui lui ont été faits par les barbares du kaiser. Non loin de là, on voit la cathédrale de Reims, monument si pathétique qui décrit bien toute l'horreur de l'acte sauvage de l'envahisseur qui détestait sa beauté, et encore plus la religion catholique qu'elle représentait. Voilà bien ce qui a amené le crime de la cathédrale de Reims; c'était une cathédrale catholique, la maison du Dieu des Nations, du Dieu de l'Eglise Universelle.

## La vie en Allemagne

IMPRESSIONS D'UN OFFICIER FRANÇAIS EVADE

(Suite de la troisième page.)

complètement asservie au pangermanisme, la tête, en un mot—à foi en la victoire, en une victoire éclatante, qui jettera le monde aux pieds de l'Allemagne et qui ouvrira pour elle une période de magnifique prospérité; elle est revenue à son rêve d'annexions, d'indomnités formidables, d'hégémonie économique et de mainmise sur tous les marchés, et sa folie des grandeurs l'a reprise.

Elle veut la guerre "jusqu'au bout" et Guillaume II, dans le discours qu'il vient de prononcer à Hambourg, a très exactement exprimé le sentiment de cette coterie angoissée d'hui toute-puissante en disant que avant que l'Allemagne songe à faire la paix, "il faut d'abord que la victoire des armées allemandes soit reconnue". Ainsi l'exige l'orgueil de la caste militaire, que même non point, comme on le croit en France, le maréchal Hindenburg, mais son second, le général Ludendorff, qui est l'homme dit parti "militariste", dont seul, avec le kronprinz, son chef avoué, il a confiance.

L'autre partie, l'immense majorité de la nation—son corps, un peu le petit commerce, mais surtout les classes socialement inférieures, les travailleurs des usines et des champs éprouve une immense lassitude. La guerre, si populaire chez elle il y a trois ans et demi, ne l'y est plus; elle en a assez, moins parce qu'elle a cessé de croire à la victoire qu'à cause qu'elle est fatiguée d'être déprimée par les privations, qu'elle souffre trop et qu'il y a trop longtemps qu'elle souffre car on souffre d'autant plus qu'on souffre longtemps. Et maintenant les victoires allemandes, ces victoires dont le gouvernement, qu'elle croit vraies ou qu'elle croit fausses, se sait si habilement tirer parti, l'intéressent plus et la laissent indifférente, car elle est fixée sur la valeur des "victoires" allemandes. La lassitude et plus encore l'indifférence, ont, voilà quel est aujourd'hui son état d'âme. Je n'irais pas jusqu'à dire que l'empereur, naguère si populaire est devenu impopulaire; la vérité est seulement qu'il n'est plus populaire; il ne compte plus. Il ne compte, plus, effectivement, pour la minorité militariste et annexionniste, qui le trouve trop libéral et trop modéré et qui lui préfère le kronprinz; il ne compte plus moralement, pour la masse qui a cessé de s'occuper de lui. Elle est légitimée de tout et de tous, elle est excédée de la guerre; je vous le répète; elle en a assez, et dans les conversations que j'ai entendues, sans cesse revenant les mêmes récriminations contre les hommes et contre les choses.

J'ai eu au cours de ma traversée de l'Allemagne une preuve certaine de cette indifférence de la masse laborieuse et souffrante. Il y a quelques mois encore, les passants se souvenaient empressés d'aller dénoncer à la police un iconoclaste qui leur aurait paru suspect, et en qui ils auraient décelé un prisonnier cherchant à s'évader. Accoutré comme je l'étais, il est impossible que je n'aie pas attiré l'attention des gens du peuple que je croisais dans les rues ou sur les routes ou parmi lesquels je me glissais pour ne point être remarqué des agents de police. Or, aucun ne m'a causé le moindre ennui, et même, un jour, un paysan m'a dit, en français—mais avec quel accent!—et très poliment: "Bonjour, monsieur", et il a continué sa route sans plus se soucier de moi.

Quelle est exactement, au point de vue alimentaire, la situation de l'Allemagne? A cette question l'officier a répondu: "Tout d'abord, en France, pour avoir accueilli trop facilement des informations douteuses et des rumeurs, on s'est beaucoup exagéré la disette dont souffrait l'Allemagne, et il en est résulté de cruelles désillusions. Mais, depuis un an, l'insuffisance des vivres est certaine et n'a cessé d'aller en augmentant. L'Allemagne, depuis plusieurs mois, souffrait très réellement de la faim; maintenant, elle en souffre horriblement. Le manque de nourriture, voilà le sujet qui, dans les lieux publics comme dans les maisons, fait le fond des conversations, celui qu'aborde le premier des personnes qui se rencontrent. Dans les cantines installées par le Croix Rouge dans les gares et qui étaient si bien approvisionnées, les soldats de passage, pour qui elles sont destinées, ne trouvent plus qu'une misérable tranche de pain et un café de remplacement—"Erstklasskaffee"—fait avec de l'orge grillée, et qui n'est même pas sucré et il faut les entendre, eux, si habitués à se faire élever des plaintes et des protestations!

A la campagne, les paysans renâcent encore à se nourrir à petit près, car ils parviennent avec un

pen d'habileté à dissimuler quelques vivres, mais dans les villes, le contrôle est si sévère que, même à prix d'or—s'il y avait même de l'or en circulation en Allemagne—on ne saurait se procurer le moindre aliment si l'on est pas muni de la carte qui seule en permet la délivrance.

En Allemagne, l'usage des distributeurs automatiques—les automates, comme on les appelle—est très répandu et étant donné l'insatiable appétit allemand pour les pâtisseries, les sandwiches et de "delikatessen" étaient particulièrement bien fournis. Maintenant, on ne peut y avoir, régulièrement, du café, je veux dire de l'imitation de café et du vin chaud; si l'on y trouve un peu de nourriture, ce n'est que tout à fait exceptionnellement, clandestinement, et à quel prix! Personnellement j'ai eu cette chance, et j'ai pu à un "automate" me procurer une petite rondelle de pain et un morceau de saucisse, mais ça m'a coûté 2 marks (2 fr. 50).

La nourriture n'est pas seule à manquer, on le sait, en Allemagne, et les gens riches eux-mêmes y connaissent bien les restrictions; quant aux gens pauvres, leur existence n'y est plus qu'une suite de privations. Sur ces points, l'évadé nous a donné ces détails:

—Un vêtement neuf est devenu une rareté et comme une curiosité. Le spectacle de la rue, avec les gens portant de vieux vêtements disparates est quelque chose d'extraordinaire, même pour ceux qui connaissent l'Allemagne, le pays du monde où l'on est le plus dénué de goût et où l'on s'habille le plus mal. Apparaissant, l'Allemand était ridicule par sa mise; à présent il est grotesque et véritablement caricatural; on dirait qu'il se parodie lui-même. Pour pouvoir se commander on achète un vêtement, il faut échanger d'une carte, qui ne s'obtient pas aisément.

De même pour se chauffer. Sans un bon feu, impossible de se procurer une paire de chaussures dont le prix est communément de 70 à 90 marks.

Ces deux états d'esprit, dont l'officier constatait l'existence dans la population civile se retrouvent aussi chez l'élément militaire.

—L'officier, a-t-il dit, n'a rien perdu de sa morgue, de son insolence et de son arrogance, de ses manières hautes et cassantes, non plus que de sa grossièreté et de sa brutalité. Il reste le militaire militariste, et lui, il croit, il n'a jamais cessé de croire à la victoire de l'Allemagne et il a gardé pour les ennemis de l'Allemagne une aversion farouche qu'il n'essaye pas, d'ailleurs, de dissimuler. Ceux avec qui nous étions en rapport dans les camps où j'ai été interné nous laissaient clairement voir qu'ils détestaient la France et les Français et leur avaient voué une haine à mort. Aussi, oubliant que notre qualité nous rendait leurs égaux, usaient-ils avec nous des plus mauvais procédés, et nous accablaient de vexations et d'humiliations, de marques de mépris. Moi, officier français, quand dans une de mes tentatives d'évasion, j'ai été pris au moment où j'allais passer la frontière, on m'a ligoté avant de m'envoyer en prison; trois fois, dans la même circonstance, j'ai été conduit en prison menottes aux mains et enfermé avec des prisonniers de droit commun; une fois, pour me punir, on m'a laissé deux jours sans nourriture; une autre, on m'a incarcéré dans une cellule qui n'était large que d'un peu plus d'un mètre, et comme, étant malade, je protestais contre l'inhumanité et l'incorrection de ce traitement, l'officier qui recevait ma plainte me répondit que je n'avais, pour rétablir ma santé, qu'à faire de la gymnastique suédoise. De la gymnastique suédoise dans une cellule d'un mètre de large!

Tout autre se montraient les soldats, las, abattus, et aussi mécontents, aigris, dégoûtés du service, fatigués de voir avec quelle prodigalité on donne les décorations à l'arrière, où il y a des embusqués, professeurs qu'ils n'aiment pas plus que les soldats français n'aiment ceux de chez nous. Cette question de traitement de faveur dont bénéficient dans la distribution des récompenses, les militaires qui ne se battent pas, a été portée à la tribune du Reichstag, où elle a provoqué

## LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siege social: MONTREAL  
SUCCURSALES DANS LA PROVINCE:  
Caraquet, M. P. E. Moreault, Gérant  
Bathurst, A. Blain, Gérant  
Edmundston, F. H. Bourgoin, Gérant  
Moncton, J. E. St-Andre, Gérant  
Norton, L. J. Melanson, pro-Gérant  
St-John, D. W. Harper, Gérant

10—Vous pouvez déposer vos argents toujours remboursables à demande et recevoir 3% d'intérêt l'an; les diés intérêts étant capitalisés ou payés tous les six mois, le 30 juin et le 31 décembre de chaque année.

20—En vertu de règlements particuliers à cette banque, les argents confiés à son département d'épargne sont contrôlés par un comité de censeurs. Ces messieurs examinent mensuellement les placements faits, en rapport avec ces dépôts, assurant ainsi aux déposants la plus grande protection possible.

30—Pour la commodité de tous, des dépôts de toutes sommes (de \$1.00) un dollar sont acceptés au département d'épargne. Deux ou plusieurs personnes peuvent aussi ouvrir un compte conjointement.

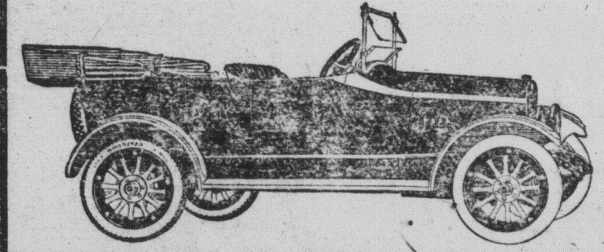
Nous sollicitons respectueusement votre encouragement et votre patronage

## "Gray Dort" LA MARQUE de la QUALITE

Lorsque vous voyez cet emblème, vous trouverez un char qui donne une satisfaction continue aux amateurs d'automobiles. Prenez des informations avant d'acheter un char. "Gray Dort" représente 60 années d'expérience dans la construction de voitures et d'automobiles.

N'achetez pas d'automobile avant de vous rendre compte des services qu'elle est à même de vous rendre aux moments opportuns.

## "GRAY DORT"



LIVRAISON IMMEDIATE  
JOS. N. THIBAUT,  
Edmundston, N. B.

des incidents très vifs et c'est aujourd'hui un dicton populaire que "en avant, c'est la pluie des balles, en arrière, c'est la pluie des décorations".—Vorne kommt der Kugelregen hinten kommt der Odenregen.

Les soldats qui reviennent du front n'ont plus ou ont moins cette haine du Français qu'on s'est appliqué à leur inculquer; elle a fait place chez eux à la fois à l'admiration pour nos soldats qu'ils ont appris à estimer en apprenant à les craindre et à une sorte de pitié mêlée de dédain pour notre pays. Ils répètent: "Armes Krank-rieh!" "Pauvre France!" et ils ajoutent qu'il est triste de voir comme notre territoire a été dévasté et malheureux que nous l'ayons laissé dévaster et punir pour servir les intérêts de l'Angleterre. Là, on reconnaît l'effet de ce "bourrage de crâne" auquel sur le mot d'ordre du gouvernement les autorités et la presse soumettent la population tant militaire que civile. A force d'entendre répéter que la France n'est en guerre que pour faire le jeu des Anglais et que ceux-ci se sont installés à Calais pour n'en

plus jamais sortir, la foule ignorante a fini par admettre cette allégation stupide comme une vérité qui ne se discute pas.

Le "Temps" a demandé à son interlocuteur s'il croyait à un soulèvement possible de la classe ouvrière.

Certainement pas pour le moment, a-t-il répondu. L'ouvrier allemand, même socialiste avancé, a été trop discipliné par son passage à l'école et à la caserne pour être capable de révolte. Il peut bien avoir des velléités de se soulever—mais en a-t-il même—en tout cas, il n'en a pas encore la volonté. Dans les derniers jours d'avril 1917 à la suite d'incidents de grève très sérieux qui s'étaient produits à Magdebourg, il y eut un Reichstag des débats extrêmement violents au cours desquels un député socialiste parla de l'importance "mondiale" —c'est le mot dont il se servit—de la bataille de la Marne qui, pour la nation jusqu'alors soigneusement tenue dans l'ignorance de cette défaite. Les esprits, dans les milieux ouvriers socialistes, étaient très montés et l'on s'attendait à des

(Suite à la quatrième page.)